

suite PIERRE DUSSUD

Je vous enverrai d'ailleurs beaucoup de cartes car c'est tout à fait pittoresque. Des ravins énormes, rocaillieux. C'est ici qu'on en voit des abricots... »

Déjà, Pierre se familiarise avec la vie des zouaves. « On commence un peu à nous faire voir ce que c'est qu'un zouave. Nous savons déjà faire nos lits, nos paquetages. Quand nous sommes arrivés à la gare de Constantine, la clique du 3ème Zouaves nous attendait et nous a montés à la caserne... »

JOURNÉE TYPE

Le 18 septembre - « Je m'empresse de vous raconter ce qui se passe à la caserne. Nous nous levons à 4h1/4. 5h moins 1/4, on défait son lit puis on va se débarbouiller. On remonte boire le jus puis on part à l'exercice à 3/4h de la ville. Ça s'appelle la mansoura, c'est situé sur un grand plateau sans arbres. Puis à 10h, on vient au rapport et à la distribution des lettres, puis la soupe. Ensuite sieste jusqu'à midi. Après théorie, 2h1/2 d'exercice derrière un hôpital, c'est à 20 minutes et un peu plus à l'ombre. Ensuite, on revient à 5h pour la soupe, puis repos jusqu'à 9h. »

Hier jeudi, à la visite, personne n'a été réformé. « **Comme grandeur**, je me voyais trop grand, mais dans ma chambre, nous sommes 24 et ils sont tous presque plus grands que moi. Aujourd'hui, on m'a regardé mes souliers et on me les a évalués à 17frs50. C'est moi qui avais ceux qui se sont payés les plus chers. »

À la caserne, c'est un important va-et-vient. Départ pour la France de plus de 1000 réservistes et arrivée d'engagés. Des alsaciens même. « Il y en a dans notre chambre. Tu peux lui dire blanc ou noir, il ne comprend pas un mot de français. »

PHILIPPEVILLE (29 sept-11 nov 1914)

Le 29 septembre, Dussud a changé de caserne puisqu'il écrit de Philippeville. La vie militaire ne lui pèse pas trop, même s'il avoue que chez les zouaves « on les fait un peu plus barder. » « Comme cafard, je n'en ai pas du tout et ça ne risque pas que je fasse comme il y en a un qui voulait sauter par la fenêtre à la compagnie de Pluvy. »

« Ce qui me fait penser au pays tous les matins, c'est que la caserne de France est près de deux églises et tous les matins, j'entends sonner l'angelus. On le sonne comme chez nous et même que St Symphorien pourrait en revendre aux sonneurs de Philippeville. » **Le père de Pierre** était en effet sonneur de l'église

de St Sym, chargé également d'ouvrir et de fermer la petite porte. Une tâche pénible puisqu'il il faut sans doute monter les escaliers du clocher pour aller sonner. Une fonction qu'il exerçait une semaine sur deux.

Le vendredi 2 octobre, Pierre a une grosse frayeur car il reçoit une dépêche de sa famille : « Je ne savais pas ce qui avait pu arriver à la maison. » En fait, rien de grave, on voulait simplement le rassurer en lui disant qu'on recevait bien ses lettres. Il leur répond immédiatement alors que d'habitude il écrit le dimanche. À son tour, il rassure les siens, les remerciant pour l'envoi du saucisson, même si « on les fait barder un peu, mais on s'y fait comme à un autre métier. Ce qu'il y a, c'est qu'il faut toujours faire comme ils vous disent, car dans ma chambre, il y en a un qui avait dit **merde au caporal**, il a attrapé 8 jours de salle et encore à cause qu'il était bleu, sans cela il attrapait le conseil de guerre. »

À sa famille qui s'inquiète pour savoir quand il va rentrer en France, il répond laconiquement : « Je crois que dans un mois nous serons de retour, mais rassurez-vous, nous ne sommes pas encore à la frontière... » Évidemment, sa famille pense que tant qu'il est en Algérie, il ne risque rien. Lui semble un peu ignorant de ce qui se passe sur le front. Il s'inquiète davantage de la situation matérielle de ses parents : « Comme vous m'écrivez, le travail n'est pas prêt à reprendre et comme nourriture, vous êtes encore bien moins que moi. » Son père cordonnier doit sans doute travailler pour ou chez Billard où l'usine ne tourne pas tous les jours. Sa mère ne garde qu'un enfant et les parents diminuent leurs gains.

Pierre a appris par sa famille que tous ses conscrits sont partis, que « Garbit est blessé et que Chazet est mort. » « Le maire de la Doue est parti (est-ce Pierre-Marie Grange ?) et tous les réformés vont repasser le conseil. » Finalement près de 90% des mobilisables auront été appelés.

Pierre doit terminer cette longue lettre écrite en chambrée : « Ce soir, il est très difficile d'écrire car ils font la guerre au pelochon dans la piole et le plancher bouge un peu. » Il recommande à la fin de ne plus lui faire peur par l'envoi de dépêche.

Ce dimanche matin 4 octobre à 8 h, Pierre s'empresse d'écrire car il va sortir en ville avec son ami Pluvy et un copain pâtissier pour aller se promener à Stora, un petit village à côté de Philippeville.

suite page suivante

**PIERRE DUSSUD
SA FAMILLE**

Pierre-Marie DUSSUD (1894-1915). Né à St Symphorien-sur-Coise le 20 août 1894.

Son père - Jean-Marie DUSSUD (1860-1925) né le 2 octobre 1860 à Saint-Symphorien. Fils de Jean-Marie DUSSUD, cordonnier et de Magdeleine BAUDIN, ménagère, tous deux de St Symphorien.

Marié le 17 octobre 1884 à St Symphorien.

Sa mère - Françoise Fleurie MARRIA (1864-1940), née le 20 septembre 1864 à Thurins. Au moment de son mariage, fille mineure de Jean-Pierre MARRIA, cultivateur à Aveize et de Jeanne-Marie CHEVREAU.

Sa sœur aînée - MADELEINE (1889-1957). En 1914, elle vit avec ses parents. C'est elle qui écrit les lettres de la famille. Elle décèdera, célibataire, le 22 décembre 1937 dans sa quarante-neuvième année.

Sa sœur cadette dont il est le parrain - **PIERRETTE** (1905-1994). Elle épousera Louis VILLE (1910-2003). Lui travaillera à la boulangerie Héritier et elle, sera couturière. Ils auront deux enfants : Geneviève (1935-1941) et Pierre (1936-2001).

**LES VERNAY DE
CHAZELLES**

Dans la correspondance des Dussud, on parle parfois de l'oncle et de la tante de Chazelles. Il s'agit des VERNAY.

Les parents Vernay étaient oncle et tante de Pierre et de ses sœurs. De par Madame Vernay. En effet, celle-ci, née **Michelle Louise MARRIA** était la sœur de Françoise Dussud. Les deux sœurs s'étaient d'ailleurs mariées le même jour, à une heure d'intervalle à la mairie de St Sym.

Françoise Fleurie, 19 ans 1/2, avait épousé Jean-Marie DUSSUD, le 17 octobre 1884 à 5h du soir et Michelle Louise, 16 ans 1/2, **François VERNAY** à 6h.

Au moment de son mariage, François Vernay était matelassier à St Sym. Le couple a-t-il eu d'autres enfants que **François** né le 14 septembre 1885 qui allait mourir à la guerre le 30 août 1914, à l'âge de 29 ans ? Nous ne le savons.

Pierre et François étaient donc cousins germains.